

Jean-Marc Chavigny

La Danse fragile du papillon



Jean-Marc Chavigny

La Danse fragile
du papillon

© Jean-Marc Chavigny, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8064-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'entends par beauté celle qui s'épanouit en générosité, équité et respect. Celle-là seule est capable de changer le monde, car elle est plus puissante que toutes les beautés créées de la main de l'homme.

Pierre Rabhi

Luc

La beauté du lieu se trouvait sublimée par la lumière feutrée du matin. Les feuilles immobiles, habillées d'une rosée légère, scintillaient sans réellement percer l'atmosphère encore endormie. Jamais je n'aurais pensé revenir ici. Ce calme n'était pas humain, mais végétal. Mes pieds étaient froids dans ces chaussures parfaitement inadaptées, et tandis que je progressais dans le jardin, les herbes humides dessinaient comme des traces de fouet sur mon pantalon, pas plus approprié lui non plus à la situation. *Comment avais-je pu prendre cette décision ?* Cette pensée s'évapora rapidement, se fondant dans l'air parfumé des effluves typiques de la marée descendant derrière le petit bois. Son absence de mon champ de vision ne changeait rien, les senteurs iodées me rappelaient notre proximité du bord de mer.

Mon regard balayait la scène présente devant moi, se nourrissant de cette nature oubliée. Les traces du passage de l'humain se faisaient discrètes dans ce coin du terrain. La clôture, envahie de ronces et de noisetiers, était devenue presque invisible et, au-delà, on devinait à peine un reste de chemin se faufilant entre les arbres vers la mer. La nature avait depuis longtemps repris ses droits sur cette parcelle qui n'avait pas vu de tondeuse depuis plusieurs années.

Je pris conscience de ma respiration, lente et ample, mon corps se relâchait un peu. Raide après ces six heures de voiture, mon dos commençait à se détendre, mes douleurs disparaissaient peu à peu, emportées par les odeurs sauvages, les senteurs d'une vie normale. Un frisson me traversa les épaules pour finir au bout de mes doigts, aussi gelés que mes pieds. Sans vraiment le décider, je me mis en route vers la mer, un automatisme aux saveurs de madeleine de Proust. *Depuis combien de temps n'avais-je pas vu la mer ?* Je marchais instinctivement, encore et trop vite comme toujours, si ce n'est qu'en cet instant j'en avais conscience. Un sourire se dessina sur mon visage fatigué, et je ralentis en pensant à Anne qui me répétait ce mot presque à chaque fois que nous marchions ensemble : « Ralentis ! » Le froid sur mes jambes avait pris le dessus sur celui des pieds. En fait, je ne sentais plus vraiment mes extrémités.

Au bord du chemin, les grands cupressus dominaient les tamaris et les genêts, eux-mêmes ne laissant que peu de place aux graminées ; un peu plus loin, le

granit surgissait brutalement à travers la végétation ; puis, derrière les derniers arbres, l'Océan apparut, majestueux. Le mouvement silencieux de la houle, qui s'était étendue jusque derrière le phare de la Teignouse à l'entrée de la baie de Quiberon, donnait le tempo en ce début de journée. Le soleil ne perçait pas encore la brume marine, le matin faisait la grasse matinée, paré de ses couleurs pastel apaisantes. Mes yeux se perdaient dans l'immensité, autorisant enfin mon esprit à se vider un peu de ses pensées périmées, accumulées depuis toutes ces années, et qui étaient parvenues à broyer la réalité de mon âme. Le bruit inhabituel de ma respiration me sortit de ma rêverie, je volais avidement de l'air pur à la nature, dans un désir animal de purifier mon corps maltraité.

Discrètement, Anne m'avait rejoint et s'était assise à mes côtés, son gros pull en laine blanc cassé effleurait mon bras. Elle s'était changée, des chaussures de randonnée, un jean épais et ce vieux pull porté à même la peau qui la rendait si séduisante. Son sourire s'agrandit quand elle réalisa que je la fixais, elle savait très bien à quoi je pensais. Son bras crocheta le mien en le serrant, et son corps s'appuya mollement contre moi.

Après une période de stupeur et quelques doutes fugaces, Anne avait porté ma décision de partir, ou plutôt de revenir là où la terre était imprégnée de l'énergie de nos familles. Douze ans que mes parents étaient décédés dans un accident, me léguant ce terrain et cette petite maison à la sortie de Locmariaquer. Au départ, je l'avais louée, surtout pour ne pas avoir à me poser la question d'y aller. Mais je n'avais pas eu le courage de la relouer après le départ des derniers locataires, et depuis quatre ans elle était restée vide. La décision de tout plaquer pour venir y vivre s'était imposée à moi comme une évidence après avoir réalisé dans mon corps que mon job d'infirmier ne nourrissait plus aucun sens. Je cochais des cases aux dépens des humains, je m'usais à alimenter un système qui m'éloignait tous les jours un peu plus de ce qui m'avait fait grandir heureux. Un an déjà que j'avais décidé de mettre fin à ce qui était devenu, au moins en partie, un *bullshit job*, un travail originellement noble, déconstruit par le fonctionnement d'une administration insensée et tyrannique. Une année pour opérer un virage à 180 degrés, à trier, jeter, donner, vendre l'appartement, démissionner, puis déménager. Je réalisais en souriant que mes chers souliers auraient dû faire partie du lot laissé à la Croix-Rouge de Créteil.

Anne se leva en tirant sur mon bras, m'entraînant vers le chemin où flottait un parfum centenaire de goémon et de résine. La balade nous ramena doucement à

la maison qui semblait s'éveiller. Le soleil avait comme par magie avalé la brume et emplissait maintenant l'habitation d'une douceur tiède. Anne avait ouvert fenêtres et volets tandis que je flânais encore dans le jardin. La température restait fraîche, ce qui était assez cohérent pour un mois de mai en Bretagne. Sur le côté est de la maison se dressait un abri de vieilles tôles envahies de lierre, cachant des bûches parfaites pour réchauffer nos corps de citadins démissionnaires.

Les flammes crépitaient et le thé fumait dans les tasses, faisant une petite concurrence à la cheminée. J'avais changé de pantalon et enlevé mes chaussures trempées, mes pieds me brûlaient en se réchauffant. Je sentais le bois sous la peau de mes plantes, ce même parquet sur lequel, enfant, je courais après le chien. La peau de mouton et le gros plaid en laine sur le canapé avaient été kidnappés par Anne. Je tentai une incursion amicale, bientôt fermement repoussée par deux petits pieds tout blancs ; la seconde tentative se conclut par un rire profond et un partage très approximatif de la couverture. Nous regardions le feu, nos regards accordés, déterminés, apaisés. Je sombrai le premier dans les bras de Morphée.

Le bruit du camion de déménagement nous réveilla tous les deux. Le sourire toujours aussi contagieux de Anne retrouva son visage reposé. Son adaptabilité m'avait impressionné dès le début de notre relation, il y a quinze ans déjà. Elle avait quitté son village de Crac'h et son travail d'institutrice pour m'accompagner à Paris où j'allais finir mes études, reprenant les siennes de son côté pour passer l'agrégation de philo, puis encore rechanger de poste pour me suivre à Créteil où j'avais été embauché comme infirmier en rhumatologie. Jamais de coup de mou, une *positive attitude* agrémentée de sourires. Un véritable antidépresseur vivant ! Et aujourd'hui encore, elle avait accepté ce changement sans broncher. Mieux, elle avait soutenu ce retour aux sources et l'avait organisé comme si c'était le sien. Finalement, c'est moi qui l'avais suivie.

Anne s'était rechaussée et ouvrait la porte aux déménageurs tandis que je cherchais du regard mes chaussons cachés sous la table basse. Le tri n'avait pas été suffisant pour tout faire entrer dans cette maison, et une dizaine de cartons peu décoratifs se retrouvèrent dans le salon, attendant stoïquement leur sentence qui fut rapidement scellée après un procès totalement à charge et perdu d'avance. Ce second round de tri nous rapprochait encore un peu plus de l'essentiel, et mes

godasses encore trempées sentaient venir leur fin prochaine.

Après une semaine printanière, la maison respirait à nouveau normalement, elle semblait avoir adopté ses nouveaux occupants. Ces quelques jours marquaient aussi la fin de la transition et la reprise du travail pour Anne qui avait retrouvé avec plaisir son poste d'institutrice à l'école de Crac'h. Quelquefois, les bonnes ondes guidaient notre chemin : un départ à la retraite avait libéré une place à la fin de l'année précédente, et l'école cherchait depuis six mois, sans succès, une relève sérieuse aux intérimaires, toujours pressés de partir, qui avaient pointillé l'année des CM1/CM2. L'arrivée de Anne était une bénédiction pour eux, proportionnelle au malheur que son départ avait causé à sa classe de lettres de Créteil. Son entretien s'était passé de la meilleure des façons, le directeur de l'établissement avait même écourté sa période d'essai, lui proposant une titularisation dès la rentrée suivante. Il avait capté sa bonne humeur dès leur premier contact téléphonique et savait que sa petite école en bénéficierait sous peu.

Je l'ignorais lorsque je l'avais rencontrée, mais Anne aussi avait perdu ses parents. Le tabac avait eu raison d'eux. Le cœur fatigué, et surtout grignoté par la nicotine, de son papa avait lâché juste après les 20 ans de sa fille unique, lui permettant de façon autoritaire de rejoindre sa femme, terrassée un an plus tôt par un cancer du poumon. La passion n'avait jamais vraiment animé leur couple, pas plus d'ailleurs que lors de ma rencontre avec Anne. Pour sa mère, la croyance d'un chemin tracé pour elle depuis la nuit des temps était aussi dure que le granit breton. Mais la plus solide des roches pouvait un jour se fissurer, ouvrant un passage aux racines, à l'eau et laissant apparaître parfois un petit berceau de vie. Depuis l'enfance, les événements se succédaient, et Anne les accueillait avec une émotion profondément positive, bien que mesurée. Au décès de son père, elle était en licence de lettres et loin d'être remise de la perte de sa mère. Elle s'était fugacement réfugiée dans le travail avant qu'un fatalisme constructif la remît sur les rails d'une vie qu'elle aurait jurée non négociable à l'époque. Étudiante sage, studieuse et plutôt douée, elle se fondait dans la partie sympa de la masse et se construisait tranquillement pour devenir, sans surprise, professeure appliquée de français.

Ces deux disparitions si proches avaient été, pour la première, comme un coup de bâton sur la tête qui l'aurait assommée, suivi, pour la seconde, d'un nouveau

coup qui l'aurait réveillée. Dans les premiers mois de notre rencontre, je n'étais absolument pas au courant de cette partie de sa vie. Cette histoire était sortie comme un lapin du chapeau lors d'une soirée banale avec quelques amis. Anne rigolait à propos de son enfance, et la transition sur la mort de ses parents s'était glissée dans la conversation, sans l'interrompre, comme une suite logique ou une simple anecdote. Aucun malaise n'avait percé dans l'assemblée, peut-être quelques hochements de tête compatissants. De mon côté, ma chaise m'avait largement sauvé d'une bonne chute sur les fesses ; mais, de la spontanéité d'Anne émanait une résilience contagieuse, si bien que j'étais rapidement remonté virtuellement sur mon siège, ni vu ni connu. Bizarrement, j'avais réalisé plus tard que son respect profond de la vie humaine avait été amplifié par ces drames. J'avais eu en cet instant la confirmation que certains traits de personnalité pouvaient de manière subtile se renforcer en traversant les hoquets de la vie, y compris les plus difficiles.

Au fil du temps, ma petite chrysalide s'était lentement et calmement muée en un joli papillon, métamorphose à laquelle j'avais assisté à ses côtés, peut-être de trop près, car quelques étapes m'avaient clairement échappé. À chaque fois que je prenais conscience d'un nouveau changement chez elle, le sentiment d'avoir raté un épisode m'envahissait. Culpabilité et sensation de ne pas être à la hauteur troublaient ainsi souvent mon quotidien ; et notre osmose formait un couvercle bien hermétique pour camoufler ces pensées qui me rongeaient lentement, un mal caché au plus profond de mon être, en un lieu inaccessible aux yeux des gens. Mon insouciance avait été un élément probablement important après notre rencontre, s'ajoutant à son innocence et renforçant le ciment de notre couple. Les chemins de chacun se modèlent au contact de l'autre, se façonnant sur les aspérités de la vie.

Anne

Cette rentrée n'était une rentrée que pour moi. Je débarquais en fin d'année scolaire, eux se connaissaient tous, c'était moi la nouvelle. Les élèves voyaient plus cette journée comme un bizutage de maîtresse où petites blagues et regards en coin faisaient flotter un air taquin dans la salle de classe. J'avais joué le jeu toute la journée tout en glissant subrepticement quelques objectifs et règles dans cette bonne humeur infantile. Rapidement, j'avais calculé les traits de caractère de chacun des jeunes êtres qui gigotaient sur leur chaise devant moi, scrutant leur nouvelle maîtresse, autant dans l'espoir de lui trouver une faille que de s'en faire une alliée. En fin de journée, une complicité constructive dessinait déjà les contours d'un terrain de jeu propice à l'apprentissage, je le savais en refermant la porte de la classe.

Le débriefing avec l'équipe enseignante avait été presque aussi bon enfant que la journée de classe. Le directeur avait dérogé à la règle du « pas d'alcool » en apportant deux bouteilles de cidre. Je n'y avais pas touché, contrairement à tous mes collègues ; l'alcool devait être la seule substance à effacer mon sourire, alors je l'évitais. L'équipe était particulièrement restreinte, six professeurs pour des classes de double niveau et un directeur qui gérait les CP en parallèle de ses fonctions de chef d'orchestre de l'école. L'ambiance était familiale, avec les chamailleries d'usage et les réconciliations qui vont avec. Je me sentais chez moi dans cette école, les mentalités, les accents sur les mots, les gestes, les regards francs, tout sonnait vrai dans ma tête, et tout vibrait juste dans mon corps. Je me sentais bien ici. Au terme de ce premier jour, aucun nuage de regret n'obscurcissait mon ciel breton. Je l'avais pressenti avant de commencer ma journée, impression qui s'était renforcée au fil des heures jusqu'à devenir une certitude au moment de quitter l'école.

En rentrant à vélo, les prénoms des élèves, associés aux visages et expressions et à certains traits de caractère, envahissaient mon esprit. L'air était doux, à peine refroidi par un petit vent d'est, et tempéré par la luminosité pastel de cette fin d'après-midi de printemps. Le cri des mouettes couvrait le bruissement des arbres, mais mon imagination m'avait portée ailleurs et dessinait déjà sur les nuages les flammes du feu qui m'attendait. Je pédalais dans un état semi-